Geoffroy DE LAGASNERIE, *Logique de la création*

Paris, Fayard, coll. À venir, 2011, 268 p.

Tanguy Wuillème

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2223>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2223

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 427-430

ISBN : 978-2-8143-0108-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Tanguy Wuillème, « Geoffroy DE LAGASNERIE, *Logique de la création* », *Questions de communication* [En ligne], 20 | 2011, mis en ligne le 05 avril 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2223> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2223>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Geoffroy DE LAGASNERIE, *Logique de la création*

Paris, Fayard, coll. À venir, 2011, 268 p.

Tanguy Wuillème

RÉFÉRENCE

Geoffroy DE LAGASNERIE, *Logique de la création*. Paris, Fayard, coll. À venir, 2011, 268 p.

- 1 Les universitaires ont raison d'être inquiets. La société ignore ce qu'ils sont et ce qu'ils font. Le journalisme véhicule les pires poncifs à leur sujet. Quant à leur institution, elle vient de traverser la pire crise de son histoire et ce n'est pas fini. Plusieurs électrochocs récents, souvent aux allures burlesques, ont secoué la vieille maison qui se voit poussée à la réflexivité : une blessure narcissique, suite à la publication en 2003 du classement dit de Shanghai qui reléguait les établissements français à une place médiocre, une réforme indigne de ce nom, la loi LRU (2007-2008), qui n'a pas rendu les universités autonomes (l'État reste le principal bailleur de fonds) mais qui a donné un pouvoir managérial à sa direction administrative, qui a contribué à programmer davantage la recherche (bien qu'elle ne se décrète pas) et a instauré un conformisme nouveau dans le travail des chercheurs. Il n'est pas lieu ici de revenir sur l'étendue des dégâts, l'avenir nous apportera sa moisson de surprises, il s'agit avec cet ouvrage de s'interroger sur le devenir de l'*homo academicus* et, surtout, de s'inquiéter de ce que l'université va faire à la pensée. Car il en va du statut du savoir, de la réflexion et de la création dans nos sociétés modernes.
- 2 Lorsqu'on referme cet ouvrage, on se dit que l'on a réellement besoin d'une anthropologie réaliste de l'*homo academicus* et que l'ouvrage de Pierre Bourdieu qui porte ce titre ne tient pas ses promesses, même s'il constitue un jalon utile pour la discussion. S'il s'agit de rendre les universitaires heureux, contents de travailler, d'enseigner, de transmettre leurs savoirs mais aussi de leur permettre d'approfondir

l'état des connaissances par leurs recherches et ainsi de devenir créateurs, il faut s'interroger sur les conditions censées assurer cet état. Ce n'est pas si simple.

- 3 Geoffroy de Lagasnerie se désigne immédiatement comme sociologue et, conformément à ses maîtres interactionnistes, il insiste sur les cadres sociaux de production et de circulation des théories. Pour comprendre la création intellectuelle et scientifique, il faut aller voir les logiques de la création. Elles ne sauraient, selon lui, être individuelles, biographiques mais au contraire collectives. L'université serait un milieu et il s'agirait de savoir s'il est porteur ou non, propice ou hostile à la création. Il faudra ensuite connaître la fonction véritable de ce fonctionnement.
- 4 Un premier problème de méthode se pose ici : si l'on est d'accord avec le fait qu'un penseur n'est jamais seul, que les morts ou ses contemporains forment une constellation (au sens benjaminien) qui lui permet de penser ce qu'il pense, reste qu'il faudra quand même s'attarder sur les passions propres à *homo academicus* : des aspects nobles, la capacité de discernement d'individualités à talents et d'autres moins nobles, l'auto-valorisation (la passion narcissique du même, du conformisme à la perpétuation par disciple interposé, le goût exclusif de ce qui vous ressemble), l'autoprotection (le désir de se mettre à l'abri de la concurrence, ce qui pousse à l'hyperspécialisation, à la préférence pour la médiocrité puisque l'on n'est pas importun). Le milieu universitaire est fortement teinté d'individualisme comme de nombrilisme.
- 5 Cependant, l'auteur a raison de souligner l'ultra-concurrence qui règne à l'université. La recherche est sans doute, de tous les secteurs de la vie sociale, celui qui est le plus soumis à la pression (il doit obtenir des financements, faire valider ses résultats, mais on a aussi les concours, les soutenances, les soumissions d'articles, les jurys, les procédures de recrutement, de qualification...). C'est d'ailleurs l'un des motifs de la désaffection pour la science (qui veut devenir un moine-soldat sans moyens et être surévalué ?). Cette concurrence effrénée s'est accrue avec la mondialisation de l'enseignement. Le réseau des universités s'est fait plus dense, la globalisation économique a resserré les liens et la compétition. À tous les niveaux, interne comme externe, l'évaluation est constante.
- 6 Geoffroy de Lagasnerie insiste sur ce paradoxe d'universitaires (le retour à l'ordre des années 80 avec les socialistes) qui souhaitent se libérer de toute tutelle, l'université sans conditions, visant une recherche indépendante mais qui n'ont cessé d'établir une discipline interne avec des règles propres à ce qui ressemble de plus en plus à des champs bien fermés. Il ne s'agit pas de faire n'importe quoi ! Cependant, ce qui n'était qu'un paradoxe est devenu un impératif stérilisateur : si les pairs auparavant posaient la question légitime, « Est-ce bien de la science ? », empêchant un certain dilettantisme de se développer, la nouvelle réforme a accru les impasses du système. La surveillance accrue, la régulation exponentielle, une fermeture plus importante des disciplines sur elles-mêmes, le poids des instances nationales d'évaluation (CNU, ANR, AERES...) et les commissions de recrutement « valorisent de plus en plus les chercheurs aux parcours les moins atypiques, les individus les plus conformes aux attentes de la profession et les mieux intégrés dans leurs disciplines » (p. 37). Le principal danger de la réforme en cours est la montée du conformisme et de l'hypocrisie.
- 7 Tout nouvel entrant va impérativement devoir s'inscrire dans un système de régulation forte, dans un espace balisé et une histoire donnée d'avance. C'est ce qu'on appelle la « cumulativité », dispositif qui oblige le jeune chercheur à citer sans cesse ses devanciers, ses tuteurs (assurés qu'ils seront d'être reconnus et que leurs productions

seront discutées). Cette allégeance contribue à la dévalorisation de toute innovation au profit du respect de la tradition, des acquis de la recherche et de ce que publient ceux dont il va devenir un « collègue ». Le mode de pensée favorisé par l'institution peut alors être qualifié, selon les mots de Thomas Kuhn, de « convergent ». On va se retrouver en présence d'individus dotés des mêmes structures mentales, quasi superposables les unes aux autres, dans des champs disciplinaires où règnent l'homogénéité et l'identité intellectuelle. Le système de la recherche sera en présence de reproducteurs qui ne se différencieront que sur des questions et des problèmes mineurs. La lecture de la production académique donnera (déjà ?) le sentiment qu'y prolifèrent des distinctions artificielles (possession du meilleur concept, profusion des néologismes et des jargons...), offrant l'impression à leurs auteurs d'une contribution spécifique et singulière, c'est-à-dire celle d'exister.

- 8 La question de l'évaluation et de ses critères ne nous semble pas être, contrairement à l'auteur, le phénomène le plus important. Bien sûr, il y eût une intelligence perverse du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche à enrôler les universitaires dans ce dispositif auto-déstabilisateur (devenir membre de l'AERES et d'autres agences pour surplomber ses collègues), dans cette contractualisation entre l'État et ses administrés. Notons qu'il a été également facile de mettre dans sa poche l'UNEF (pas de sélection, ni de hausse des droits d'inscription, c'est promis) et plus encore les présidents d'université (augmentation sensible de leurs émoluments). On a réinventé le plan soviétique et on sait maintenant que l'on se trouve en présence de la dialectique bien connue d'agents condamnés à mentir sans vergogne sur leur pratique et à maquiller leurs résultats à qui mieux mieux, face à une bureaucratie centrale à la fois méfiante, à juste titre, et donc persécutrice mais néanmoins aveugle.
- 9 Toutefois, l'évaluation existait déjà. Le problème se trouve bien plutôt dans le recrutement. Et ici l'État républicain avait depuis longtemps baissé les bras, évacuant sa propre déontologie, à savoir la prohibition du recrutement local (on ne peut être recruté dans l'établissement où l'on y a fait sa thèse), la prohibition des promotions sur place (pour apprécier les mérites des candidats au-delà du cercle des clientèles de proximité). Processus de corruption, relâchement administratif, mœurs mafieuses ont pu prospérer et les responsabilités se sont diluées entre le centre et la périphérie. On attendait d'une réforme qu'elle mette fin à ces maux, elle n'a fait que les aggraver.
- 10 Geoffroy de Lagasnerie oppose à cette tendance un autre idéal du chercheur qu'il tire des années 60-70 : celui plein d'une humeur anti-institutionnelle, pluri, multi, anti, disciplinaire, déstabilisant les cadres hérités. Il enrôle Deleuze, Foucault, Derrida, Lévi-Strauss, Rancière... pour faire l'éloge des francs-tireurs inspirés du Sartre sans affiliation académique. Il montre comment cette avant-garde a su construire des institutions alternatives, des pédagogies différentes, à Vincennes, au Collège international de philosophie, à l'EHESS (au début), à l'EPHE. Il aurait pu ajouter les Universités populaires. Une grande liberté d'innovation, des cours différents, d'autres rapports entre enseignants et étudiants et surtout d'importants débats intellectuels en phase avec l'époque ont pu émerger. Nous voudrions ne pas suivre intégralement l'enthousiasme de l'auteur pour cette période bénie, ô combien originale et inventive. La *french theory* a aussi ses opacités et ses facilités. Mais force est de reconnaître qu'il y a eu des gestes nouveaux, des domaines inédits ouverts à la recherche, non pas des pensées mais des manières de pensée qui ont circulé, une rencontre vivifiante entre la littérature, la pratique sociale et les sciences humaines. Les revues n'ont jamais été

aussi denses et approfondies dans leur interrogation sur les luttes contemporaines. Quand la vie intellectuelle est un combat et pas seulement une éthique communicationnelle consensuelle ou une « colloquite » sommeillante.

- 11 Toutes ces énergies, tous ces hommes n'étaient pas issus de « laboratoires » ou de « pôles d'excellence ». Ils se moquaient éperdument de ces évaluations adossées à la logique des sciences dites dures : peu importaient les techniques bibliométriques et statistiques, la notoriété du support (le « rang des revues »), l'écho rencontré par la publication (les « indices d'impact »). Ils auraient su que cette grille de lecture était contreproductive, voire destructrice des disciplines humanistes. Car on est bien face à un nouvel épisode de l'impérialisme épistémologique des sciences exactes. Après avoir imposé une primauté abusive des mathématiques dans l'enseignement secondaire, voilà le supérieur conduit à la performance, aux retombées économiques, à la technocratie avec des méta-chercheurs qui se croient en position de piloter le travail des autres.
- 12 Il se pourrait que la transposition de ces méthodes venues des sciences exactes condamne la pensée à ne produire que des choses sans portée, que la prolifération des résultats empiriques et des retombées techniques dissimulent une indigence théorique et une pauvreté explicative. Nous n'avons plus qu'un savoir des « rapports rendus », vite mis au placard et moins de services rendus au public.
- 13 L'*homo academicus* ne devrait pas devoir s'orienter vers le « pouvoir » au sein de l'institution mais seulement en direction du savoir. Il devrait éviter la recherche de l'autorité hiérarchique (les postes, les grades, la participation à des commissions...) et se livrer à la vie des idées. Il y a un risque de voir les postes stratégiques occupés par ce que Pierre Bourdieu appelait les « fonctionnaires de la non-lecture », les reproducteurs des routines. Le problème des nouvelles présidences d'université se trouve là : ce sont souvent des militants syndicaux ou apparentés, dans un milieu largement désyndicalisé, et qui n'incarnent qu'un pouvoir par défaut, avec une représentativité restreinte et une autorité scientifique limitée. Il s'agit de retrouver une administration au service de la recherche et de l'enseignement et non à son propre service.
- 14 Par ailleurs, la connaissance ne peut pas servir uniquement à créer de la richesse. Elle aide surtout à comprendre le monde. Le conformisme à venir, du fait de l'évaluation, du recrutement et de la politique actuelle, contribuera à détériorer la production éditoriale. Fin des revues d'avant-garde (absente de tout classement officiel), répudiation du livre qui était auparavant tourné vers le public, qu'il visait à intégrer dans la culture. Cet « essayisme » sera remplacé par un ésotérisme de bon aloi, garant de la soi-disant scientificité véritable. Les spécialistes parlent aux spécialistes, voilà la science. La spontanéité, l'hérésie, l'originalité trouveront difficilement à se dire dans ces revues « à comité de lecture ». Si les sciences dures sont depuis longtemps découplées de tout public cultivé, l'application de ce dispositif aux sciences molles serait une catastrophe. La question « pour qui écrit-on ? », « à quoi ça sert d'écrire ? » se pose sur de nouvelles bases.
- 15 Ce qui fait dire à l'auteur, si on lit bien entre les lignes, que cette réforme de l'Université est idéologique et qu'elle prend sa source dans l'avènement du néo-libéralisme surtout depuis le début des années 80. La logique du marché (division du travail), l'emprise du champ médiatique sur la vie des idées (livres faciles et rapides à lire), on devrait ajouter la volonté de faire en sorte que le citoyen lambda ne comprend pas le monde qu'il habite, du fait de la parcellisation des savoirs, de leur ultra-

spécialisation, ont fait que la science ne renseigne plus. C'est tout le métier de la recherche qui devient une activité pour elle-même, sans impact sur un quelconque public (acculé qu'il est à une vulgarisation sans saveur). La majeure partie de la production ne va servir qu'à mettre de l'huile dans les rouages des administrations ou à jouer à la science utile (style sciences cognitives ou informatique) sans arriver à offrir un éclairage global du monde tel qu'il est. Cela va accroître la désorientation ambiante et confirmer l'ancien constat de Niklas Luhmann d'une atomicité des acteurs, retranchés dans des sous-domaines clos sur eux-mêmes. Alors que la connaissance, ou la culture si on a encore un peu de respect pour ce mot, s'avère être un moyen de résister à cette absence de cohérence et à cette montée d'une régulation automatique sans responsable (la fameuse gouvernance).

- 16 Cet ouvrage a le mérite d'alerter les universitaires sur leur propre aveuglement (tout n'est pas imputable aux circonstances extérieures), d'être plus réflexif sur le fonctionnement des cités savantes et de ce à quoi elles consentent. Pour éviter « l'enthousiasme brisé » des étudiants, pour refaire de l'université un espace public, de vie intellectuelle, qui fait l'expérience du monde dans lequel nous sommes plongés, pour éviter d'être assigné à résidence dans une institution hermétique, il y a urgence à penser la contribution de l'*homo academicus* à l'intelligence collective.

INDEX

oeuvrecitee Logique de la création – (Geoffroy de Lagasnerie, 2011)

AUTEURS

TANGUY WUILLÈME

CREM, université Nancy 2

Tanguy.Wuilleme@univ-nancy2.fr